AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1837-1839 : Vacances gouvernementalesCollection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mariCollection1837 (14 septembre - 5 octobre) Item45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

Diplomatie, Discours autobiographique, Famille Benckendorff, Famille Guizot, Politique (France), Presse, Relation François-Dorothée (Dispute), Santé (Elisabeth-Sophie Bonicel), Vie familiale (Dorothée), Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-09-23
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitSi vous pouvez n’être pas trop contrarié, pas trop en colère, comme vous dites, de l’article du Temps, n’y manquez pas, je vous prie.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°85/117-118

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 175-176, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/175-182

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°45 Samedi 5 heures

Si vous pouvez n'être pas trop contrariée, pas trop en colère comme vous dites, de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie. Je n'y penserai plus. J'en ai été préoccupé pour vous. Je vous ai vue inquiète de la plus simple apparition de votre nom dans les journaux. Vous m'avez parlé avec un peu de trouble de quelques lignes de la Presse que la petite princesse vous avait fait remarquer. Les difficultés de votre situation, l'humeur de M. de Lieven le surcroît d'ennui que ces malices là, un peu répétées, pourraient vous causer tout cela, m'est tout à coup venu à l'esprit. Pour moi-même, rien ne m'est plus indifférent, et je n'y aurais fait aucune attention.
Mais j'ai bien envie de vous gronder. Vous ne voulez pas " que je m'inquiète " pour vous, que mon affection pour vous soit pour moi " l'occasion de la moindre peine". Et pour qui voulez-vous donc que je m'inquiète ? D'où voulez-vous que me viennent des plaisirs ou des peines.? Madame, vous avez rencontré sur votre chemin bien peu d'affections vraies. Savez-vous ce qu'il y a dans vos paroles ? La triste habitude de voir l'affection hésiter, reculer, se cacher ou s'enfuir devant la menace, le chagrin, un obstacle sérieux, un grand ennui, un intérêt politique, que sais-je ? J'ai été plus heureux que vous en ce genre. J'ai connu, j'ai goûté des affections étrangères à toutes les craintes supérieures à toutes les épreuves, qui les acceptaient avec une sorte de joie et comme un droit dont elles étaient fières ; des affections vraiment faites for better and for worse et toujours les mêmes en effet dans la bonne ou la mauvaise fortune, dans le plaisir ou la peine, sans y avoir aucun mérité, sans y penser seulement. J'ai appris d'elles à n'y point penser moi-même, à avoir en elles tant de foi que de trouver tout simple que le chagrin leur vint de moi comme le bonheur. Et je suis sûr qu'elles avaient en moi, la même confiance. Que le temps ne nous soit pas refusé, Madame, et cette confiance vous viendra; et vous ne songerez plus à me demander de ne pas m'inquiéter pour vous, de n'avoir point de peine à cause de vous. Et je ne vous gronderai plus comme aujourd'hui.

Dimanche 7 h 1/2 M. Duvergier de Hauranne vient de partir. Nous sommes convenus que nous nous retrouverions à Paris au moment où la dissolution serait prononcée, pour convenir à de ce que nous avions à écrire partout à nos amis. Tout indique que ce sera du 1er au 10 Octobre. Je vais m'arranger pour expédier d'ici là mes affaires électorales de Normandie, pour avoir vu qui je dois voir, être allé où je dois aller, avoir dîné où je dois dîner. Vous n'aviez pas besoin de me faire remarquer votre petite vengeance de ne me parler du retard du mariage de M. Duchâtel qu'à la quatrième page. Je l'avais remarquée dès la première ligne. Mais comment pouvez-vous dire que je vous ai annoncé ce retard froidement ? Votre pénétration est là en défaut. Si vous aviez dit timidement avec crainte à la bonne heure. J'ai craint votre injustice, la vivacité de votre injustice, et le chagrin qu'elle nous ferait à tous les deux, à part l'autre chagrin lui-même, le chagrin fondamental. C'est là, j'en conviens, le premier sentiment qui m'a préoccupé, et qui a pu percer

dans ma lettre. Mais froidement ! c'est un vilain mot, Madame, un mot coupable.
Les hommes sont bien malheureux dans leurs relations les plus douces. C'est sur eux que pèsent les affaires, les affaires proprement, dites, politiques, domestiques, ou autres. S'ils ne les faisaient pas bien s'ils n'y suffisaient pas, si leur situation, en était tant soit peu abaissée, leur considération tant soit peu diminué, ils perdraient aussi un peu, beaucoup peut-être, dans la pensée, dans l'imagination, et quelque jour dans le cœur des personnes qui les aiment le plus. Il faut donc qu'ils y regardent bien, qu'ils n'oublient aucune nécessité qu'ils prennent leurs arrangements, leur temps, qu'ils pensent à tout, qu'ils suffisent à tout, que toutes les affaires soient faites, et bien faites. Et quand ils font cela et ce qu'il faut pour cela, on s'étonne, on les taxe de froideur. Ce n'est pas bien, dearest. Cela ne fait que rendre le chagrin plus triste et le devoir plus difficile. Je vous en prie ; ayez avant l'époque où je vous ai ajournée, la foi que vous aurez certainement alors.
Ma mère est mieux. Les bains de pieds et le régime ont fait disparaître les étourdissements & diminué la lourdeur de tête. J'espère que nous n'aurons pas besoin de recourir à d'autres remèdes. Mais cette disposition et ses retours répétés m'inquiètent. Mes enfants sont à merveille. Nous avons depuis quatre jours le plus magnifique temps du monde, un soleil très brillant et qui n'altère point la fraîcheur de la terre. J'ai fait hier et avant-hier avec M. Duvergier, des promenades immenses dans les vallées, dans les bois. Tout le long, tout le long de la promenade, je la faisais avec un autre qu'avec lui, je parlais à une autre qu'à lui. César dictait à quatre secrétaires à la fois. J'ai fait bien mieux que César, quoique je n'eusse que deux pensées et deux conversations. Mais il y en avait une si charmante, si puissante ? L'autre était, à coup sûr, beaucoup plus méritoire que toutes les lettres de César.

10 h 1/2 Je vous remercie mille fois de votre longue, bonne, tendre lettre. Peu m'importent les détails sur M. Molé. Nous en causerons à notre aise quand nous serons ensemble. Car nous serons ensemble. J'en suis bien plus occupé que je ne vous le dis. Je travaille à fixer le jour. J'arrange, je combine. J'espère pouvoir vous le dire positivement demain ou après-demain. Ne parlez pas mal d'Adieu. Tout à l'heure, il y a une minute, je viens de le trouver si doux ! Mais vous savez bien que je suis pour la présence réelle, si fort que vous m'avez reproché de ne pas savoir jouir d'autre chose. Adieu. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-23.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/962

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur175-176
Date précise de la lettreSamedi 23 septembre 1837
Heure5 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

lt faut donc
aucune
vous, leur temps,
à tout, que
bien faites. Je
pour cela on
m'est pas bien,
chagrin plus
avoir en paix,
venir, la fo

pieds et le
d'homme &
que nous
autres remèdes
répéter
veille. Nous
magnifique tem
qui n'altère
fait bien et
promenades
soir. Sans le
je la ferai
à une autre
estime à la
quoique je
conversations.

N°45 Samedi 5 heures 175

N°78

Si vous pouvez n'être pas trop contrariée, pas trop en colère, comme vous dites, de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie. Je n'y penserai plus. J'en ai été préoccupé pour vous. Je vous ai vue inquiète de la plus simple apparition de votre nom dans les journaux. Vous m'avez parlé avec un peu de trouble de quelques lignes de la Presse que la petite princesse vous avait fait remarquer. Les difficultés de votre situation, l'humeur de Mr de L..., le surcroît d'ennui que ces matières là, un peu répétées, pourraient vous causer, tout cela m'est tout à coup venu à l'esprit. Pour moi même rien ne m'est plus indifférent et je n'y aurais fait aucune attention. Mais j'ai bien envie de vous gronder. Vous ne voulez pas "que je m'inquiète "pour vous, que mon affection pour vous soit pour moi "l'occasion de la moindre peine." Et pour qui voulez-vous donc que je m'inquiète ? D'où voulez-vous que me viennent des plaisirs ou des peines ? Madame, vous avez rencontré sur votre chemin bien peu d'affection vraie. Savez-vous ce qu'il y a dans vos paroles ? La triste habitude de voir l'affection hésiter, reculer, se cacher ou s'enfuir devant la menace, le chagrin, un obstacle sérieux, un grand ennui, un intérêt politique, que sais-je ? J'ai été plus heureux que vous en ce genre. J'ai connu, j'ai goûté des affections étrangères à toutes les craintes, supérieures à toutes les épreuves, qui les acceptoient avec une sorte de joie, et comme un droit dont elles étoient fières ; des affections vraiment faites for better and for worse, et toujours les mêmes en effet dans la bonne ou la mauvaise fortune, dans le plaisir ou la peine, sans y avoir aucun mérite, sans y penser seulement. J'ai appris d'elles à n'y point penser moi même, à avoir en elles tant de foi que de trouver tout simple que le chagrin leur vînt de moi comme le bonheur. Et je suis sûr qu'elles avoient en moi la même confiance. Que le temps ne nous soit pas refusé, Madame, et cette confiance vous viendra ; et vous ne songerez plus à me demander de ne pas m'inquiéter pour vous, de n'avoir point de peine à cause de vous. Et je ne vous gronderai plus comme aujourd'hui.

(Dimanche 7 h. 1/2

Mr. Duvergier de Hauranne vient de partir. Nous sommes convenus que nous nous retrouverions à Paris au moment où la dissolution seroit prononcée, pour convenir là de ce que nous avions à écrire partout à nos amis. Tout indique que ce sera du 1er au

10 Octobre. Je va
affaires électoral
je dois voir, éta
où je dois dîne
faire remarque
parler de votre
la quatrième pa
première ligne.
je vous ai amo
pénétration et l
timidement, avec
craint votre inj
et le chagrin q
à part l'autre
fondamental
seulement qui
dans ma lettre.
Madame, un m
malheureux da
sur eux que p
être, politique
faisoient pas l
situation en éta
considération ta
aussi un peu,
dans l'imagina

10 Octobre. Je vais m'arranger pour expédier d'ici là mes affaires électorales de Normandie, pour avoir vu qui je dois voir, être allé où je dois aller, avoir dîné où je dois dîner. Vous n'aviez pas besoin de me faire remarquer votre petite vengeance de ne me parler du retard du mariage de M. Duchâtel qu'à la quatrième page. Je l'avais remarquée dès la première ligne. Mais comment pouvez-vous dire que je vous ai annoncé ce retard froidement ? Votre pénétration est là en défaut. Si vous aviez dit timidement, avec crainte, à la bonne heure. J'ai craint votre injustice, la vivacité de votre injustice, et le chagrin qu'elle vous feroit, à tous les deux, à part l'autre chagrin lui même, le chagrin fondamental. C'est là, j'en conviens, le premier sentiment qui m'a préoccupé, et qui a pu percer dans ma lettre. Mais froidement ! C'est un vilain mot, Madame, un mot coupable. Les hommes sont bien malheureux dans leurs relations les plus douces. C'est sur eux que pèsent les affaires, les affaires proprement dites, politiques, domestiques ou autres. S'ils ne les faisoient pas bien, s'ils n'y suffisoient pas, si leur situation en étoit tant soit peu abaissée, leur considération tant soit peu diminuée, ils perdroient aussi un peu, beaucoup peut-être, dans la pensée, dans l'imagination, et quelque jour dans le cœur

N° 45

N° 78

les personnes qui les aiment le plus. Il faut donc qu'ils y regardent bien, qu'ils n'oublient aucune nécessité, qu'ils prennent leurs arrangemens, leur temps, qu'ils pensent à tout, qu'ils suffisent à tout, que toutes les affaires soient faites, et bien faites. Et quand ils font cela, et ce qu'il faut pour cela, on s'étonne, on les taxe de froideur. Ce n'est pas bien, dearest. Cela ne fait que rendre le chagrin plus triste et le devoir plus difficile. Je vous en prie, ayez, avant l'époque où je vous ai ajournée, la foi que vous aurez certainement alors.

Ma mère est mieux. Les bains de pieds et le régime ont fait disparaître les étourdissemens & diminué la lourdeur de tête. J'espère que nous n'aurons pas besoin de recourir à d'autres remèdes. Mais cette disposition et ses retours répétés m'inquiètent. Mes enfans vont à merveille. Nous avons depuis quatre jours le plus magnifique temps du monde, un soleil très brillant et qui n'altère point la fraîcheur de la terre. J'ai fait hier et avant hier, avec Mme Duvergier, des promenades immenses dans les vallées, dans les bois. Tout le long, tout le long de la promenade, je la faisais avec une autre qu'avec lui, je parlais à une autre qu'à lui. César dictait à quatre secrétaires à la fois. J'ai fait bien mieux que César, quoique je n'eusse que deux pensées et deux conversations.

trop contrariée
de l'orteille du
Je n'y penserai
Je vous ai vu
de votre nom
avec un peu
presse que la
remarquer. Le
de Mme de L.
un peu répété
met tout à
rien ne met
aucune attention
gronder. Vous
pour vous que
l'occasion de
voulez-vous
vous que ma
Madame, vo
bien peu d'a
à dans vos
voir l'affection
devant la m

Mais il y en avait une si charmante, si puissante ! L'autre était, à coup sûr, beaucoup plus méritoire que toutes les lettres de Lima.

10h. 1/2.

Je vous remercie mille fois de votre longue, bonne, tendre lettre. Peu importent les détails sur M. Molé. Nous en causerons à votre aise quand nous serons ensemble. Car nous serons ensemble. J'en suis bien plus occupé que je ne vous le dis. Je travaille à fixer le jour. J'arrange, je combine, j'espère pouvoir vous le dire positivement demain ou après demain. Ne parlez pas mal d'adieu. Tout à l'heure, il y a une minute, je viens de le trouver si doux ! Mais vous savez bien que je suis pour la présence réelle, si fort que vous m'avez reproché de ne pas [illegible] jamais d'autre chose. Adieu, Adieu, Adieu.